

En général, elle ne s'assoit pas, ne s'agenouille pas, mais reste debout, derrière un pilier, les lèvres agitées de ce mouvement perpétuel de succion qui ressemble à une prière. Puis elle s'en va, dans les rues approfondies et violettes où la trace du soleil ne demeure plus que sur le haut des façades.

L'hiver, son itinéraire change. Elle parcourt la ville à la recherche de la chaleur. Peut-être aussi de la distraction. Ses refuges favoris sont la gare et la poste. Elle aime le va-et-vient des gens autour d'elle. Même si, piétinant devant les guichets, ils ont l'air las et ennuyé ou s'énervent parce qu'on tente de leur passer devant ou parce qu'un voyageur met vraiment trop de temps à payer.

Quand elle en a assez de regarder les gens, elle va du côté du kiosque à journaux. Les couvertures des magazines luisent sous la clarté du néon. On y voit des femmes nues, des princesses, des ministres, des financiers, des généraux ou des assassins. Parfois des hommes sanglants se traînent dans la boue. On devine, autour d'eux, le sifflement des balles. Les branches d'un arbre pendent, déchiquetées, ou bien un blindé, au centre d'une place déserte, tire sur une façade noircie, ou encore des enfants nus, au

ventre ballonné, aux yeux immenses couverts de mouches, toujours les mêmes et jamais les mêmes, depuis tant d'années qu'elle vient là, regardent sans voir, au-delà de ceux qui les regardent.

Elle soulève timidement une feuille, pour essayer de lire un bout de feuilleton, mais ses doigts tremblent, la femme tronc, immobile au milieu de son reposoir à journaux, la regarde, sans aménité, et, peureuse, elle s'écarte, s'éloigne du kiosque, pour aller s'asseoir de nouveau sur un banc.

Quelquefois, près d'elle, pressés l'un contre l'autre, un jeune homme et une jeune fille restent silencieux, ondulant à peine au rythme de leur respiration ; puis un haut-parleur dit quelque chose, les couples se défont, s'en vont, d'autres arrivent, un roulement sourd ébranle le sol, et soudain cette salle des pas perdus, tout à l'heure si morne, est traversée de courants fébriles qui poussent les voyageurs vers les quais.

À la poste, c'est un peu la même chose. Des gens entrent et sortent sans arrêt. Ils glissent des lettres dans les boîtes ou bien vont téléphoner, puisqu'ils peuvent écrire et téléphoner à quelqu'un. Elle les voit s'enfermer dans les cabines, s'asseoir quelquefois sur les tabourets mis à leur disposition, ou rester debout, tantôt immobiles, graves, l'écouteur contre l'oreille,

les yeux fixés sur la paroi couverte de graffiti, tantôt mimant tout ce qu'ils disent, gesticulant, révélant sur leur visage, les sentiments qui les traversent. Un sourire, une crispation des sourcils, des yeux gardés un moment fermés, une tête qui se penche, une main portée au front, révèlent grossièrement leur trouble. Soudain, ils entrouvrent la porte de leur intimité ; et, quand ils sortent de la cabine, ils paraissent plus fragiles, un instant leur masque a glissé, révélant leur vrai visage, mais ils se redressent vite, redeviennent conformes et disparaissent dans la rue.

Une fois, dans une heure creuse, elle est entrée dans une cabine. Les employés travaillaient derrière les guichets et elle ne se sentait pas surveillée. Elle a effleuré de la main le combiné, a regardé les boutons marqués de numéros, a lu le mode d'emploi de l'appareil, puis elle est ressortie.

Une autre fois, elle a ouvert l'annuaire au hasard. Elle a vu des milliers de noms. Elle s'est dit que le sien se trouvait peut-être là, et, en effet, il s'y trouvait, mais ce nom semblable au sien n'était pourtant pas le sien, ni même celui d'un parent, puisqu'elle n'a pas de parents. Ce nom était comme une veste que l'on met et que l'on quitte. Qui va aux uns et aux autres ; puis, usé, disparaît pour toujours.

À midi, été comme hiver, elle va traîner autour des Halles. Parmi poubelles et monceaux de détritux, elle cherche si, par hasard, elle ne trouverait pas des fruits et légumes encore en bon état. Quand elle en trouve un, elle l'examine avec soin, l'enveloppe dans une des feuilles de papier journal qu'elle emporte toujours avec elle, et le fourre dans son sac.

Le soir venu, elle rentre chez elle à l'heure où les portes des restaurants lâchent sur la rue leurs odeurs de cuisine. Derrière les vitrines, les clients déplient des serviettes, consultent la carte, bavardent, boivent l'apéritif. Certains mangent déjà. On les voit prendre de la moutarde dans un pot de terre, l'étaler sur le bord de leur assiette, ou bien couper un morceau de viande juteux, le piquer de la fourchette, rompre un morceau de pain et le porter distraitemment à leur bouche. Entre les tables les serveurs glissent très vite (vestes blanches et pantalons noirs, les vestes seules visibles, les jambes se confondant avec l'ombre des tables), prenant les commandes, portant plusieurs assiettes à la fois, qu'ils rapporteront souvent à demi pleines ; puis les vitrines s'embuent, bientôt on ne voit presque plus rien ; et l'aérateur, placé au-dessus de la porte, souffle vers la rue une épaisse odeur de cuisine qui se coagule dans l'air plus frais avant de se dissiper.

Dans l'entrée de l'hôtel, l'hôtelier semble ne pas avoir bougé depuis le matin. Il y a toujours, devant lui, ce registre noir dans lequel sont marqués les noms des locataires, à côté de lui le téléphone, et derrière lui le tableau de bois auquel pendent les clefs des chambres avec leur numéro découpé dans un rond de cuivre poli par le frottement des mains.

Les marches de bois de l'escalier résonnent à chaque pas ; et la rampe vibre sous la main comme si les barreaux, mal scellés, allaient se détacher, mais, la rampe vibre ainsi depuis des années, et elle ne s'est jamais détachée...

À présent l'ampoule de faible puissance éclaire mal la chambre. Sur le rebord de la fenêtre, les pigeons ont mangé les miettes qu'on leur avait préparées. Sous les mouvements d'un corps qui s'abandonne, les ressorts du lit grincent. Dans le verre, sur la table de chevet, un tourbillon de miettes grisâtres s'apaise autour d'un dentier ; puis l'électricité s'éteint. Peu à peu le rectangle bleuté de la fenêtre va s'assombrissant ; et, dans le silence, au bout duquel, très loin, on devine la rumeur de la ville, on entend, monotone, un bruit obsédant de succion.